



HAL
open science

Albert Demangeon : un géographe moderne face au terrain

Denis Wolff

► **To cite this version:**

Denis Wolff. Albert Demangeon : un géographe moderne face au terrain. A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie, Jun 2008, Arras, France. halshs-00358350

HAL Id: halshs-00358350

<https://shs.hal.science/halshs-00358350v1>

Submitted on 3 Feb 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Albert Demangeon : un géographe moderne face au terrain

Denis Wolff¹

Communication au colloque "À travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie", Arras, 18-20 juin 2008

La question des rapports au terrain des géographes est à situer dans une histoire longue de la construction des savoirs. Au dix-neuvième siècle (et même avant), les naturalistes, ont pratiqué assidûment le terrain. Mais le statut du terrain et de ses praticiens n'est pas simple. Ainsi, Humboldt est à la fois un naturaliste, un explorateur, un géographe... c'est un homme polyvalent qui prône la pratique du voyage savant. Mais il a un débat avec Cuvier, biologiste de cabinet... Selon ce dernier, le savant voyageur découvre beaucoup, mais cela se fait vite, il ne fait que passer... tandis que le savant immobile, dans son cabinet, au calme, construit un savoir plus sérieux et plus complet. Dans le cadre de son travail sur les sociétés de géographie du dix-neuvième siècle, Isabelle Surun (2006) a montré qu'il existait une hiérarchie entre les agents de terrain, explorateurs ou voyageurs de circonstances, et les savants de cabinet, censés regrouper et recouper les informations des précédents.

Au tournant des dix-neuvième et vingtième siècles, les géographes modernes² entendent réaliser à la fois un travail de terrain (ils s'inspirent en partie des géologues et des botanistes, dont la place est d'ailleurs forte dans les dix premières années des *Annales de géographie*) et un travail de cabinet - que ce soit en bibliothèque ou en archives. Il y a donc rupture du rapport ancien entre le savant (le géographe exclusivement de cabinet) et l'explorateur. Il y a fusion et combinaison, entre les deux approches.

Enfin, les géographes modernes n'ont pas le même rapport au terrain selon les générations : celle de Vidal de la Blache et la suivante (Gallois, Camena d'Almeida...) font une thèse d'histoire. Les géographes de la troisième génération (Brunhes, Martonne, Demangeon, Blanchard...) sont entraînés d'emblée à aller sur le terrain dans leur formation initiale (dans le cadre des excursions de naturalistes, comme le rappelle Blanchard dans ses mémoires). Ils rédigent une thèse de géographie à partir de recherches personnelles sur le terrain. Et surtout, ils instituent la pratique personnelle et collective du terrain ; ils habituent leurs étudiants à la pratique du terrain (là encore, Blanchard rappelle les joies et les déboires de cette fréquentation commune d'un même espace). Ce sont, comme le dit Lucien Febvre, des "géographes de plein vent".

Les géographes modernes prônent l'étude du terrain. Cette citation d'Edouard Ardaillon (1901) a été maintes fois reprise : "On attribue à Paul Vidal de la Blache cette réflexion (...) : "Avec les livres, on ne fait que de la géographie médiocre, avec les cartes on en fait de la meilleure ; on ne la fait très bonne que sur le terrain." Et, plusieurs décennies plus

¹ Agrégé de géographie, docteur en géographie, UMR 8504, Géographie-Cités, équipe EHGO, 56dwolff75@orange.fr

² Cette expression est préférable à celle de géographes vidaliens qui recouvre trop de différences de générations et de façons de faire ; elle est maintes fois employée par les élèves de Vidal de la Blache.

tard, Jean Dresch (Pinchemel, Tissier, 1979) explique qu'Emmanuel de Martonne "était essentiellement un homme de terrain, un observateur remarquable, à toutes les échelles de terrain. (...) Le terrain était pour lui sa méthode fondamentale. Il se faisait à pied et le carnet à la main, le crayon à la main, le croquis accompagnait constamment la méthode du terrain."

A contrario, les géographes modernes qui ne peuvent aller sur le terrain le regrettent amèrement. Ainsi Blanchard, chargé de rédiger un livre pour la *Géographie universelle* décrit (Blanchard, 1963) "un travail écoeurant" : "Il n'était pas question d'aller explorer mon Proche-Orient ; on ne m'offrait pas un sou pour le voyage et moi-même j'étais trop démuné d'argent. Ma besogne consistait à lire tout ce qui avait été écrit sur ma région, en français, en anglais, en allemand, en italien, puis à décrire et expliquer le pays d'après mes lectures." Et Jules Sion, qui doit étudier l'Asie des moussons pour la même collection écrit à Albert Demangeon, chargé des Iles Britanniques³ : "Veinard qui peut voir les pays dont tu parles !"

Cependant, on peut s'interroger sur la signification de ce terrain si souvent invoqué. Comme l'écrit Marie-Claire Robic (1996), "si le terrain est valorisé comme l'instance majeure de construction, de transmission et de la validation de la vérité géographique, on connaît assez mal les gestes de métier que cette foi dans le terrain implique."

Nous nous intéresserons ici au cas d'Albert Demangeon étudié dans un travail de thèse (Wolff, 2005). Il est intéressant à étudier car il commence sa carrière à l'époque de l'institutionnalisation de cette géographie moderne et il participe activement à celle-ci. Il contribue, par exemple, à la mise au point de pratiques collectives de terrain, telles les excursions interuniversitaires. On le sait, sa thèse sur la Picardie a été considérée comme un "prototype" de la monographie régionale. Nous défendrons l'hypothèse que la fonction de modèle ne se limite pas à sa thèse, mais qu'elle concerne aussi, au moins en partie, sa pratique de terrain.

Après avoir examiné les sources qui nous permettent de connaître son expérience de terrain, nous étudierons les conditions dans lesquelles il travaille sur le terrain et les éventuels outils théoriques qu'il met en place. Enfin, nous verrons que le terrain est également un lieu de pratiques collectives ; il s'agit de transmettre aux collègues le résultats de recherche et d'apprendre cette recherche sur le terrain aux étudiants.

Comment connaître l'expérience de terrain d'Albert Demangeon ?

Après certains voyages (en Ecosse, en Irlande, dans le Limousin et aux Etats-Unis), il fait des conférences à la Société de géographie de Lille ou à la Société normande de géographie dont le texte est repris dans les bulletins desdites sociétés (Demangeon, 1909a, 1910a, 1911, 1913). S'exprimant parfois à la première personne du singulier (fait rare), il n'hésite pas à faire part à son auditoire des sensations fortes qu'il a éprouvées face à la solitude des Highlands ou à évoquer sa rencontre au Far-West avec un colon français originaire de Saint-Quentin. Mais ces articles sont peu nombreux et Albert Demangeon ne dévoile qu'une faible part de sa pratique de terrain. De plus, il n'y a pas de compte rendu écrit ni lorsqu'il étudie le terrain, ni lorsqu'il dirige ou participe à une excursion, à l'exception des excursions interuniversitaires annuelles réalisées à partir de 1905 (Wolff, 2001). Et encore, ces comptes

³ Lettre de Jules SION à Albert DEMANGEON, Bibliothèque Mazarine, Fonds Demangeon-Perpillou. Par la suite, nous ne mentionnerons pas les références à ce fonds.

rendus publiés dans les *Annales de géographie* décrivent le parcours en montrant son intérêt, analysent les paysages découverts par les excursionnistes mais disent peu de choses sur les pratiques de terrain qui ne sont d'ailleurs pas propres à Albert Demangeon (qui, de plus, ne participe pas à toutes ces excursions).

Ses travaux scientifiques peuvent-ils nous faire connaître son expérience de terrain ? A l'instar de beaucoup d'autres géographes de sa génération, ils ne débutent jamais par un exposé sur la méthode utilisée ; Albert Demangeon reprend à son compte, mais généralement sans le signaler, les principes vidaliens (dont l'importance d'un travail de terrain) et ne dit rien de son expérience de terrain. On peut savoir où il est allé par des photographies, nombreuses dans sa thèse sur la Picardie, dans certains articles, par exemple ceux sur le Limousin (Demangeon, 1910b), ainsi que dans les volumes de la *Géographie universelle*. Il les publie certes pour étayer sa démonstration, voire pour illustrer son travail, mais aussi pour nous prouver qu'il connaît bien son terrain.

Ses descriptions laissent souvent penser qu'il a vu les lieux dont il parle. Il écrit ainsi au début de *La Picardie* (Demangeon, 1905) : "Lorsqu'on a dépassé la ceinture forestière qui forme vers le nord comme le front de la région parisienne, on pénètre dans cette grande plaine de culture, et, jusqu'au pays noir de Béthune, de Lens, de Douai et de Valenciennes, les regards se perdent dans sa continuité monotone." Il commence parfois par la description d'un panorama qu'il a manifestement vu (Demangeon, 1902) : "Lorsque, de la flèche de la cathédrale de Fribourg en Brisgau, on regarde vers le Nord-Ouest, l'oeil s'arrête sur une masse sombre qui lui masque la vue de la vallée du Rhin : c'est le Kaiserstuhl."

Ce sont surtout les archives qui nous fournissent des renseignements : le fonds Demangeon-Perpillou de la Bibliothèque Mazarine⁴ à Paris est constitué de livres, d'extraits d'articles et de boîtes d'archives⁵ qui contiennent des photographies, les lettres reçues par Albert Demangeon jusqu'en 1917 et ses notes de travail : s'il y a quelques feuilles écrites au crayon (avec parfois quelques dessins) qui sont manifestement des notes prises sur le terrain, il s'agit surtout de notes de lecture. Par ailleurs, nous avons eu accès à sa correspondance familiale. Lorsqu'Albert Demangeon est en voyage, il écrit tous les jours à son épouse : ces lettres sont en quelque sorte un journal de bord, un véritable récit de terrain. Elles nous permettent de connaître la fréquence des voyages et de mesurer le temps passé sur le terrain ; on a aussi connaissance des principales étapes (on peut reconstituer, *grosso modo*, ses itinéraires) et de la nature des voyages qui peut-être classée en trois types :

- voyages de terrain, en vue de livres ou d'articles, effectués le plus souvent seuls ; les principaux ont lieu avant 1914 en Picardie (pour sa thèse), dans le Limousin (résultats publiés dans plusieurs articles) et dans les Iles Britanniques ainsi qu'en Belgique en vue des livres de la *Géographie universelle* ;

- direction d'excursions ou participation à des excursions plus longues et dans des régions éloignées de son université (aux États-Unis en 1912 !), ce qui permet de découvrir *de visu* des paysages... et de rencontrer des collègues sur le terrain ;

- déplacements pour participer à des réunions et des congrès ou pour donner des cours ou des conférences ; il ne le fait qu'à partir des années vingt et modérément ; il en profite cependant très souvent pour faire des excursions ; la pratique du terrain étant ici difficile à cerner, nous ne l'étudierons pas dans cet article.

⁴ La consultation des oeuvres imprimées du fonds est libre, mais soumise à autorisation pour les archives (renseignements à la Bibliothèque Mazarine).

⁵ Nous avons réalisé un inventaire (partiel) de ces archives : voir le catalogue Calames : <http://www.calames.abes.fr/pub>

Albert Demangeon seul sur le terrain *ou* la recherche sur le terrain

Sur le vif : observer le paysage...

On ignore presque tout des voyages de terrain réalisés par Albert Demangeon avant 1905. Professeur en Picardie, au lycée de Saint-Quentin en 1896-1897 et 1897-1898, il a exploré les environs à bicyclette mais n'avait pas encore décidé de faire une thèse. Il est ensuite nommé au lycée de Reims puis à celui d'Amiens. La décision a dû être prise en 1900, quand il a eu la possibilité, à l'automne 1900, de devenir caïman à l'École normale supérieure. Il travaille alors dans les bibliothèques ainsi que dans les dépôts d'archives, notamment aux Archives nationales ; mais il va ou retourne encore sur le terrain. Les photographies publiées dans *La Picardie* nous apportent quelques renseignements. Il y en a trente-quatre (dix-sept planches de deux), soit en moyenne deux par chapitre. Si on remarque sa prédilection pour certaines régions (Bas-Champs, Vimeu...) ou pour certains thèmes (maisons rurales, villages...), l'absence de photographie dans telle région (Beauvaisis, la région de Saint-Quentin...) ne signifie pas une absence de visite puisqu'il a sûrement fait une sélection au moment de l'impression de l'ouvrage.

Quant aux Îles Britanniques, Albert Demangeon s'y rend cinq fois pendant environ quinze jours tous les étés de 1908 à 1913, sauf en 1912, l'année de l'excursion transcontinentale en Amérique. Il s'intéresse d'abord à "la périphérie" : l'Écosse, qu'il parcourt avec Jacques Levainville en 1908, l'Irlande en 1909, puis le Pays de Galles en 1910. Il finit par "le centre", l'Angleterre, en 1913. Notons également qu'il commence par parcourir les massifs anciens, objet d'un grand intérêt des géographes à cette époque, pour terminer par un bassin sédimentaire... Il prépare soigneusement ses voyages et, pour plus en profiter, prend des cours d'anglais⁶. Le parcours ne peut être que rapide et il le déplore vigoureusement. Ainsi, en Irlande, il écrit à sa femme : "[J'attends] mon petit tour dans le Limousin dont je me réjouis d'avance. C'est d'un intérêt tout différent pour moi. Ici, je cherche à parcourir le plus de pays possible pour pénétrer les différents aspects de la nature et de la vie (...). Malheureusement, je ne puis m'arrêter pour étudier à loisir quelques points : il me faudrait des mois pour cela. (...) Il me suffira d'avoir parcouru et regardé le pays pour y localiser les faits que j'apprendrai par ailleurs."

Albert Demangeon poursuit ainsi : "Au contraire, en Limousin, je suis guidé par mes propres recherches ; j'ai mon temps ; je vais où je veux, non talonné par la nécessité d'un coup d'oeil vaste et de haut." Effectivement, il se livre à une étude précise de la région limousine, prend goût à un travail de détail, aux idées qui mûrissent lentement au fur et à mesure qu'il découvre le pays. Il s'y rend chaque année, à la fin du mois d'août ou au mois de septembre, entre 1906 et 1911 et y reste deux à quatre semaines. Il voyage ordinairement seul. Mais certains étudiants désirent l'accompagner pour s'initier à l'étude sur le terrain : il accepte, mais seulement pour quelques jours...

Ces voyages sont fatigants. La chaleur est souvent au rendez-vous et Albert Demangeon fait de longues étapes. En 1907 (il a alors trente-cinq ans), il écrit ainsi à sa femme : "Quelle suée, l'après-midi à travers un plateau de landes et d'ajoncs ! J'ai pris trente-

⁶ Cf. Lettres de Albert DEMANGEON à sa mère et à sa femme, Archives privées. Par la suite, nous ne mentionnerons pas les références à ces lettres.

deux km dans les jambes. C'est bien évidemment trop, mais il fallait bien revenir au gîte et pas de chemin de fer." Et le repos entre les longues marches n'est que relatif ; ainsi écrit-il l'année suivante : "[Ce matin] je me suis composé un petit itinéraire qui n'entraînait guère de trop longues marches ; je n'ai enfilé aujourd'hui que vingt-quatre kilomètres." Parfois aussi, il prend du retard et doit se hâter en fin de journée ; en 1910, il écrit ainsi : "Pour regagner un train à Meymac, je dus faire les dix [derniers] kilomètres en une heure et demie, ce dont mes pieds protestèrent légèrement." Il est de plus chargé, comme se remémore Nouaillac (1910) : "Il y a deux ans, par une chaude journée d'août, je rencontrai mon ancien *caïman* d'Ecole normale, Albert Demangeon, sur le chemin qui mène du Dorat aux montagnes de Blond. Il était équipé en *globe-trotter*, muni d'un appareil photographique, d'une liasse de cartes et de volumineux carnets de notes" (dont nous n'avons hélas pas trouvé trace). Malgré ce barda, "il avait l'allure décidée, la figure allègre, et il fouillait les moindres détails de l'horizon avec son vif et clairvoyant regard."

Les itinéraires sont soigneusement préparés. Lors de son premier voyage, en 1906, Albert Demangeon recherche les traits caractéristiques du Limousin en commençant par aller au centre de la région. Il écrit à sa femme : "Le pays est vaste et il y a tant de choses à scruter. Au point de vue de l'utilisation du sol et de la vie humaine, il y a beaucoup plus d'uniformité qu'on ne serait d'abord porté à le croire, vu l'étendue de son territoire." Il cherche à découvrir et à comprendre les paysages depuis les points élevés ; il fait ainsi en 1909 l'ascension du Puy Pendu, "le plus haut ou presque du Limousin [où] la vue est très étendue jusqu'aux monts d'Auvergne." Comme il l'écrit à son épouse : "Les hauteurs sont mes observatoires." Et il n'hésite pas à faire un détour, si nécessaire : "Demain, je dévie un peu mon itinéraire pour monter à un point coté 600 m. d'où je présume que j'aurai une vue superbe et explicative." Il suit aussi les cours d'eau, par exemple la vallée de la Vienne près d'Eymoutiers, "véritables gorges dont l'explication me tracasse", ou, une autre fois, près de Tulle : "Je découvre des directions inédites, des reliefs suggestifs." On retrouve ici, comme chez Vidal, deux postures face au terrain : d'une part des panoramas (comme sur une carte), d'autre part une vue au ras du sol, près des maisons, des champs, des habitants (Surun, 2009).

Albert Demangeon souhaite observer les contacts avec les régions voisines afin de découvrir l'originalité de l'entité régionale du Limousin (il dispose de cartes géologiques). Ainsi, dès 1906, il se rend au Nord-Ouest du Limousin, à Chabanais, pour étudier le contact avec les Charentes voisines ; et en 1907, alors qu'il n'est encore qu'à Limoges, il écrit : "J'ai hâte d'être à St-Yrieix. Je vais étudier là le bord Sud-Ouest du Massif Central et son contact avec les plaines sédimentaires du bassin aquitain." Et quelques jours après, il semble ravi, écrivant : "Ma journée d'hier a été intéressante le matin : contact du Périgord et du Limousin ; en cinq minutes, j'ai vu le pays changer, passant des prés, des sources, des châtaigniers aux noyers, aux champs, à la vigne, aux figuiers." En 1908, il s'intéresse aux régions de contact au nord, en 1909, à celles du Sud-Est...

Même s'il étudie simultanément les paysages d'un point de vue physique et humain, il semble, lors de ses premiers voyages, privilégier la géographie physique, intrigué par les questions de géomorphologie. En septembre 1906, il écrit : "Au point de vue physique, je ne crois pas que les grands traits de la topographie s'expliquent par la tectonique ; le pays est archaïque, rasé jusqu'aux racines ; on saisit difficilement les anciennes lignes du relief ; dès lors, ce qui détermine, ce me semble, les traits de la topographie, ce sont les accidents d'ordre secondaire, c'est-à-dire les fentes des roches dont j'essaie de relever les différentes orientations." Deux jours plus tard, il ajoute : "Quant aux conditions physiques, elles me paraissent extrêmement complexes à saisir, les causes difficiles à trouver ; j'aurai bien des

observations à comparer, à synthétiser. Et encore, la synthèse sera-t-elle bonne ?" Chaque année, il poursuit méticuleusement ses recherches. Lors de son deuxième voyage, en 1907, il n'y voit pas encore très clair : "Les questions de géographie physique sont très délicates et je n'y vois pas encore grand chose. Il est vrai que parfois tout s'éclaircit tout d'un coup." Mais, même s'il semble au début un peu perdu, il a en tête les idées de Davis, notamment la notion de pénéplaine (1899). En 1908, l'étude des régions de contact au nord du Limousin permet à Albert Demangeon de mettre en place sa théorie. Dès son retour, il s'informe auprès de la libraire Colin sur la manière adéquate de publier son travail sur le Limousin. Son article paraît dans les *Annales de géographie* seize mois après son voyage (Demangeon, 1910b). Pour expliquer la formation du relief du Limousin, il reprend largement les théories de Davis et notamment celle du cycle d'érosion.

... et questionner paysans et instituteurs.

Les problèmes posés par la recherche des "genres de vie" de nature bien différente. Il n'y a pas de modèle, comme les théories de Davis en géographie physique.

En Picardie, Albert Demangeon discute avec les habitants des campagnes : les ouvriers, tels les serruriers du Vimeu - on en voit dans un atelier sur une photographie -, mais surtout les paysans, n'hésitant pas à écrire (Demangeon, 1905) : "Observez les cultivateurs et parlez-leur." Grâce aux informations collectées, il peut dresser des cartes originales, comme celle de la profondeur des puits. Raoul Blanchard note (1938) : "Je n'ai jamais oublié que mon ami Demangeon me disait en 1906 : "Ce que je sais de meilleur sur la Picardie, ce sont les paysans qui me l'ont appris."

Lors du premier voyage dans le Limousin, Albert Demangeon glane surtout des témoignages de manière relativement informelle. Il note ainsi qu'il a "traversé un village dont le curé a été chassé par ses ouailles". Il apprécie sans aucun doute ces rencontres avec les autochtones ; il écrit d'ailleurs à sa femme : "J'ai fait la rencontre ce matin de deux paysans avec qui j'ai taillé une longue bavette intéressante. C'est étonnant ce qu'il y a d'intelligence et de finesse chez ces braves gens." Ces contacts ont cependant leurs limites car, dans ces régions isolées, beaucoup de paysans ne parlent que des patois. Certes, il a progressivement des contacts avec les érudits de la région, mais ils sont peu nombreux et ne s'entendent pas bien entre eux...

Mais ces rencontres informelles au cours des voyages et les contacts avec cette intelligentsia ne sauraient suffire pour arriver à une connaissance précise des genres de vie. Aussi, en Picardie comme dans le Limousin, il parle avec les maîtres d'école en prenant des notes ; à plusieurs reprises, il fait une remarque sur la foi de renseignements, voire de documents donnés par des instituteurs (Demangeon, 1905). Il faut dire qu'après avoir rédigé pendant cinq ans (1899-1904) des projets de cours et donné des indications de travail dans une revue à destination des instituteurs, *Le Volume*, il a acquis parmi eux une relative notoriété qui lui est fort utile. En Picardie, il utilise aussi les enquêtes et monographies communales qu'ils ont réalisées, y ayant facilement accès grâce au père de Jules Sion, directeur de l'Ecole normale d'Arras. Après son premier voyage en Limousin, il élabore un questionnaire destiné essentiellement aux maîtres d'école. Ce questionnaire est adapté à la réalité limousine telle qu'il l'a perçue lors de son voyage de 1906. Cependant, il n'a pas "inventé" la technique du questionnaire comme moyen d'enquête. D'autres avaient été auparavant élaborés et, pour la onzième partie (Habitations et villages), il a pu s'inspirer de celui effectué en 1894 pour

réaliser une enquête sur les conditions d'habitation en France sous la direction d'Alfred de Foville (Ministère de l'Instruction publique, 1894).

Le questionnaire n'est au départ qu'un instrument de travail non destiné, semble-t-il, à être publié. Après l'avoir élaboré au cours de l'automne 1906, Albert Demangeon l'envoie à des connaissances et des collègues qui sont nombreux à le trouver utile et bien conçu. Nous ignorons les circonstances de sa parution dans le numéro des *Annales de géographie* (Demangeon, 1909b), mais c'est vraisemblablement le fruit de l'intérêt qu'il a suscité.

Ce questionnaire est long et précis : quatre-vingt-dix questions (très claires) et, en fait, plus de cent cinquante si l'on considère que certaines sont dédoublées. Elles sont réparties en treize thèmes : sol, climat, hydrographie, forêts, arbres fruitiers, économie rurale, cultures, bétail, industrie et commerce, propriétés et exploitations, habitations et villages, population, divisions territoriales. Albert Demangeon s'intéresse avant tout à la mise en valeur du milieu : les huit premières parties concernent les conditions de la vie agricole (en commençant par l'aptitude des sols) et les onze premières la vie rurale. La démographie est rejetée à la douzième partie, la dernière partie (divisions territoriales) porte essentiellement sur ce que l'on appellerait aujourd'hui "l'espace vécu" ; ceci est à rapprocher de l'intérêt porté à la notion de pays par Lucien Gallois (son livre, *Régions naturelles et noms de pays*, est publié en 1908).

Dès son voyage de 1907, Albert Demangeon s'en sert pour interroger des instituteurs et le diffuse aussi largement que possible. Mais surtout, il sollicite les rencontres en allant dans les villages interroger les maîtres d'école. Mais, ne pouvant prévenir de son arrivée, il trouble quelque peu le rythme de la vie quotidienne, comme il le note : "Dans un tout petit village, j'ai trouvé l'institutrice. (...) Elle m'a très bien renseigné, aussi bien qu'un homme. Son mari était absent. (...) Elle était en train de lever son petit garçon qui achevait sa sieste. J'ai assisté au biberon et j'ai commencé mon interrogatoire." Ou, plus ennuyeux, il ne trouve pas les intéressés, comme en ce jour de 1908 : "Je n'ai pas eu de chance avec les instituteurs : dans les deux communes où j'aurais voulu me renseigner, le magister était absent : dans l'une, il était à la chasse ; dans l'autre, parti en vacances très loin. J'ai donc dû me contenter de ma seule observation." Mais il a parfois plus de chance : en 1907, l'instituteur de Vigeois, "d'abord soupçonneux, [lui] fait ensuite beaucoup de confiance." Et il est souvent bien accueilli ; ainsi, en 1909, il note avoir "rencontré un excellent instituteur avec qui", ajoute-t-il, "j'ai bien bavardé et qui m'a offert un verre de vin." Et, l'année suivante, il écrit à sa femme : "J'ai eu la chance, étant parti à cinq heures et demie ce matin, de trouver dès le matin un instituteur levé avec le jour qui m'a bien accueilli et donné de bons renseignements. L'ayant quitté, j'ai gagné un autre village où l'instituteur absent devait rentrer au bout d'une heure : j'ai profité de ce projet pour déjeuner à l'auberge. Je l'ai trouvé à l'école à l'heure dite, entouré de sa femme, de son fils, élève de l'Institut agronomique : j'ai fait avec lui une séance de trois heures pendant lesquelles j'ai noirci six pages de mon carnet. C'étaient aussi de braves gens avec qui j'eus plaisir à bavarder et qui m'ont offert du café."

Ainsi, malgré quelques avatars, Albert Demangeon a obtenu, lors de ses voyages, nombre de renseignements grâce aux instituteurs ; ainsi, dans le Limousin, il se sert largement de son travail d'enquête pour livrer en note des statistiques, par exemple sur le nombre, la répartition et la profession des émigrants de la Montagne, et surtout pour présenter une carte où il dessine exactement les limites de cette Montagne, "tracées après enquête sur les lieux".

Albert Demangeon en excursion *ou* l'explication de terrain

Le partage collégial du regard

Les livres et les articles publiés traduisent pour partie l'expérience de terrain. Mais les géographes modernes exposent les résultats de leurs recherches à leurs collègues lors d'excursions. Il y a là une pratique collective de terrain qui vise aussi à donner un regard commun, voire une interprétation commune.

En 1911, Davis demande à Albert Demangeon de lui présenter le résultat de ses recherches sur le relief du Limousin au cours d'un "pèlerinage" (Davis, 1912) en Europe, une grande excursion allant de l'Irlande à l'Italie par la France. C'est un grand honneur qu'Albert Demangeon accepte. Il retrouve Davis et ses compagnons à Brive le 30 août, rejoints par d'autres géographes français, tel Lucien Gallois. Demangeon doit s'occuper de tout (itinéraire, mais aussi logement, nourriture...). Le premier jour, ils montent au Puy de Grandmont, le second, au Puy de Pauliac, près d'Aubazine et le troisième Puy Pendu, au-dessus de Meymac. Les discussions ont lieu sur ces sommets avec l'appui des cartes topographiques, géologiques et de jumelles. Selon Davis, tous les participants sont d'accord avec la théorie cyclique de Demangeon pour expliquer la formation du relief du Limousin, même s'il y a des discussions sur le nombre de cycles, certains en ayant reconnu plus que d'autres.

Mais ce sont surtout les excursions interuniversitaires qui permettent aux géographes de connaître des régions autres que celle de leur université. Emmanuel de Martonne est, sans doute avec Vidal de la Blache, à leur initiative (Martonne, 1906). Une excursion est organisée chaque année dans une région différente. Les étudiants avancés - deux ou trois par université - et leurs professeurs sont invités à y participer, les frais étant payés par le ministère de l'Instruction publique et les universités. La première est organisée en 1905, en Bretagne, par Emmanuel de Martonne, enseignant alors à l'université de Rennes. Lors des excursions interuniversitaires, l'organisateur présente soit la région de son université, soit son terrain de thèse (avec quelques exceptions...). Albert Demangeon y participe régulièrement - mais pas tous les ans - avec quelques étudiants.

En 1908, il a la tâche - certes très honorifique - de diriger la quatrième. Après réflexion, il se décide pour un programme alliant la géographie physique et la géographie humaine (contrairement à bien d'autres excursions à dominante physique) et se résout à laisser de côté les Ardennes en choisissant un itinéraire relativement court en Flandre, dans le Boulonnais et sur le littoral picard ; il présente donc à la fois son terrain de thèse et sa région d'exercice. Il doit de plus rédiger le livret de l'excursion et régler tous les problèmes pratiques (logement, nourriture, transport, port des bagages...). L'excursion se fait, comme pour les autres, au moment de la Pentecôte ; les excursionnistes se retrouvent le 4 juin à Lille et se séparent le 10 juin au Tréport. Elle réunit trente-cinq à quarante personnes : quatre étudiants de Lille et d'autres de Bordeaux, Caen, Lille, Lyon, Nancy, Paris et Rennes. Lucien Gallois et Emmanuel de Martonne sont présents ainsi que Camena d'Almeida, Antoine Vacher et le capitaine Levainville. Vidal de la Blache qui, selon De Martonne, "s'intéresse à ces excursions de plus en plus", y vient pendant deux jours. C'est un succès : ainsi Emmanuel de Martonne lui écrit : "Ton excursion a été profondément réussie à tous égards."

Le nombre souvent élevé de participants nuit cependant à la qualité de la transmission du savoir. Albert Demangeon s'en plaint en 1908 dans une lettre à son épouse : "Ce n'est pas une charge ordinaire que de traîner ainsi 35 personnes, que de parler en plein air de manière à

être entendu, de les attendre, de les relancer, de les grouper. Décidément, nous sommes trop nombreux." Mais il le déplore aussi en tant que participant à l'excursion transcontinentale américaine dirigée par Davis en 1912. Du parc de Yellowstone, il écrit à sa femme : "Il y a d'ailleurs dans ces excursions en masse de gros inconvénients que je sens depuis longtemps et que celle-ci rend plus sensibles ; on n'est pas libre de sa personne, ni de son esprit ; rien ne vaut l'excursion solitaire sur un point choisi ; je songe avec mélancolie à mon vieux Limousin que j'ai hâte de reprendre. Ce manque de liberté se traduit ici dans les moindres choses et les Américains organisent ces excursions militairement. Pour mouvoir notre troupe, il faut évidemment de l'ordre, de la ponctualité, mais nous sommes réellement les choses des entrepreneurs auxquels sont confiés les côtés matériels de l'organisation ; en route, on s'arrête pour admirer une beauté banale, mais on passe à toute vitesse devant un site expressif."

Albert Demangeon semble préférer les excursions informelles qu'il entreprend avec ses collègues après sa nomination à la Sorbonne en 1911. Le 20 avril 1912, il fait ainsi avec Lucien Gallois et Emmanuel de Martonne "une excursion du côté de Conflans". Et il raconte ainsi une journée passée avec ce dernier : "J'ai pris le parti de me promener dimanche et de marcher à la campagne. J'avais réussi à débaucher De Martonne ; nous sommes partis tous deux à huit heures pour une petite station d'avant Mantes ; nous avons remonté la petite vallée de la Mauldre jusqu'au soir, par un très beau temps, un ciel ensoleillé, un vent un peu piquant, mais agréable." Il retrouve aussi ses collègues de Lille quand ils viennent en région parisienne, comme Abel Briquet avec qui il se promène un dimanche dans les environs de Chevreuse, en novembre 1913. Et, même pendant la guerre, il fait le 8 juillet 1917 avec Lucien Gallois une excursion entre Limours et Dourdan. Mais l'étude du terrain est-elle au centre de leurs préoccupations ? Ne s'agit-il pas plutôt de randonnées ?

L'apprentissage du terrain

Albert Demangeon entreprend également de nombreuses excursions avec ses étudiants. Le but est pédagogique ; il s'agit de leur apprendre à découvrir, à voir. L'étude du terrain fait partie de leur formation. Il croit profondément en l'intérêt des excursions. Ainsi il écrit au doyen de la Faculté des lettres de Lille⁷ : "Rien n'est plus profitable à nos étudiants que ces exercices qui leur font prendre le goût de l'observation directe sur le terrain." L'année suivante, il les qualifie "d'exercices indispensables pour nos étudiants." Enfin, rendant compte de l'une d'elles dans une lettre à sa mère, il note : "C'est du temps que personnellement je perds, mais il est évident que mes étudiants en tirent beaucoup de profit." Ces excursions nécessitent de plus une importante préparation ; il doit concevoir un itinéraire d'où des excursions préalables, en solitaire. Enfin, il faut aussi obtenir de l'argent pour les organiser : il y arrive mais sa marge financière reste précaire et le rapport du doyen Lefèvre (1911-1912) sur la Faculté des lettres note : "C'est la Société des *Amis de l'Université* qui a dû se substituer à l'Université pour maintenir (...) les exercices pratiques de géographie sur le terrain, si étroitement liés à l'enseignement qu'ils ne pourraient disparaître sans appauvrir et altérer profondément celui-ci."

Demangeon en organise trois⁸ pendant l'année 1906-1907 (une dans les Monts de Flandre, une dans la vallée de la Deûle et une dans les environs d'Arras) et cinq en 1910-1911, dont deux de deux jours. Les journées sont bien remplies comme il l'explique ici : "Je pars [demain] à six heures et rentre à huit heures du soir. Comme chaque fois, j'emporterai mon

⁷ Procès-verbaux des réunions du Conseil de la Faculté des Lettres de l'Université de Lille, Archives départementales du Nord, W 146171.

⁸ Cf. Procès-verbaux..., ibidem.

repas et nous déjeunerons dans une auberge." Il ne peut pas se permettre d'organiser des excursions lointaines. Mais il est bien conscient qu'un pays plat n'est pas très facile à appréhender pour des apprentis géographes : "Il faut avoir une réelle conviction et beaucoup de bonne volonté pour trouver quelque renseignement géographique dans ces parages au relief lilliputien. Le sous-sol affleure rarement ; des champs labourés, des bois, des prairies, un manteau continu le recouvrent partout ; heureusement, j'ai pu le saisir quelquefois par le bout de l'oreille. Et puis, en compensant cette absence d'accidents par une plus grande longueur du trajet, on finit tout de même par observer des nuances et des détails intéressants."

Ainsi, dans l'intérêt des étudiants, Albert Demangeon défend les excursions, année après année. Elles sont également des occasions d'échanges entre les étudiants et leur professeur ; la qualité et la cordialité de ses rapports avec les étudiants (décelable au travers de leurs lettres au maître) s'explique en partie par la proximité que confère le terrain. Ceci apparaît également pour l'excursion organisée à la fin de l'année dans le cadre de son séminaire à l'ENS à partir des années vingt. Les étudiants gardent un souvenir ému de ces excursions, notamment ceux qui, devenus soldats pendant la guerre de 1914-1918, combattent parfois sur le même "terrain" que celui des excursions entreprises quelques années plus tôt, dans de toutes autres conditions. Ainsi, en octobre 1914, Gaston Gravier écrit : "Nous nous battons en ce moment en Gohelle, dans un pays où nous fîmes avec vous il y a six ans, l'une de nos meilleures excursions." Et l'émotion de Léon Boutry est bien perceptible dans cette lettre : "Comment ne pas penser à vous - et ne pas songer à vous écrire - quand, de la tranchée où j'habite depuis quelques jours, je contemple une région que nous avons jadis, les étudiants de Lille et moi, parcourue sous votre direction ? Rappelez-vous une excursion géographique où nous fîmes arrêt à une chapelle plus célèbre encore aujourd'hui qu'à ce moment là, et au terme de laquelle nous allâmes saluer Sion et sa famille. Hélas ! quels changements depuis, dans ce coin de pays. J'aperçois au loin les tours mutilées d'une abbaye illustre. Juste derrière nous, un village qui fut repris récemment par nous : il n'en reste que quelques pans de murs." De son côté, dans une lettre rédigée en 1915, Georges Chabot, ancien étudiant parisien, utilise des métaphores géographiques dans sa réflexion sur le temps : "Mes années d'étudiant, de normalien, si proches et si vivantes, me semblent aujourd'hui appartenir à un autre plan, à un "cycle" antérieur, pour user d'expressions géographiques ; et la guerre fut bien la plus terrible des érosions."

Enfin Albert Demangeon n'oublie pas l'enseignement secondaire : dans un article du *Bulletin de la Société des professeurs d'histoire et de géographie de l'enseignement public* (Demangeon, 1922), il propose aux professeurs de réaliser des excursions avec leurs élèves.

Conclusion

La pratique de terrain d'Albert Demangeon relève-t-elle du prototype ? Il est représentatif d'une nouvelle génération de géographes ; avec Jean Brunhes et Emmanuel de Martonne, il se situe au début de cette génération. Ces géographes, d'ailleurs peu nombreux, mettent en place comme lui une pratique de géographie alliant un travail de terrain, que ce soit à l'échelle locale (le Kaiserstuhl), régionale (la Picardie) ou nationale (les Iles Britanniques, la France), l'élaboration intellectuelle par l'étude d'une bibliographie abondante ainsi que des archives et, éventuellement, le test d'usage d'un modèle interprétatif. Dans sa pratique du terrain, il y a un rapport personnel au terrain et une confrontation collective sur le terrain, avec une validation par le groupe des collègues. En ces moments d'institutionnalisation, Les géographes apprennent à voir ensemble le terrain.

Albert Demangeon est loué par beaucoup pour sa méthode dans *La Picardie* ; ainsi, Vidal de la Blache écrit (1905) : "D'un bout à l'autre, le lecteur se sent guidé par une méthode sûre et précise." Aujourd'hui, on a pourtant du mal à retrouver cette méthode ; ainsi, André Thibault (1972) parle de "méthode plus pragmatique que raisonnée". Il en est un peu de même pour l'étude du terrain. Des géographes plus novices, comme le capitaine Levainville, et des étudiants désirent accompagner Albert Demangeon sur le terrain ; l'un d'entre eux écrit : "En vous regardant faire, je me familiariserai avec votre méthode." Mais y a-t-il vraiment une méthode de terrain ? Sans doute, l'intégration des données de terrain relève de ce que Vidal et d'autres appellent la "méthode" sans que, au moins pour la géographie humaine, des manières de voir, des types d'itinéraires ou une grille de lecture y soient clairement associés.

Cependant il faut insister sur l'importance des questionnaires comme moyen d'enquête ; Albert Demangeon s'y est initié en Picardie et surtout dans le Limousin, puis il l'a amplement développé à partir des années vingt jusqu'à diriger de grandes enquêtes dans les années trente et à fournir un modèle de questionnaire pour ses collègues et élèves.

Le terrain est enfin un enjeu et un outil pédagogique privilégié. Albert Demangeon soutient sa pratique non seulement dans l'enseignement supérieur, mais aussi dans le secondaire et même le primaire.

Bibliographie

Sources primaires

- ARDAILLON E. (1901), "Les principes de la géographie moderne", *Bulletin de la Société de géographie de Lille*, p. 269-290.
- BLANCHARD R. (1938), "Les Alpes Occidentales", Paris, Arthaud, Préface.
- BLANCHARD R. (1963), "Je découvre l'Université. Douai, Lille, Grenoble", Paris, Fayard.
- DAVIS W. M. (1899), "La pénéplaine", *Annales de géographie*, p. 289-303 et p. 385-404.
- DAVIS W. M. (1912), "A geographical pilgrimage from Ireland to Italy", *Annals of the Association of American Geographers*, p. 73-100.
- DEMANGEON A. (1902), "Contribution à la géographie du Kaiserstuhl en Brisgau", *Annales de géographie*, p. 144-152.
- DEMANGEON A. (1905), "La Picardie et les régions voisines. Artois, Cambrésis, Beauvaisis", Paris, Armand Colin.
- DEMANGEON A. (1909a), "Dans les Highlands d'Ecosse. Voyage de Glasgow à Edimbourg par l'île de Skye", *Bulletin de la Société de géographie de Lille*, p. 129-144.
- DEMANGEON A. (1909b), "Enquêtes régionales. Type de questionnaire", *Annales de géographie*, p. 78-81.
- DEMANGEON A. (1910a), "Impressions d'Irlande", *Bulletin de la Société normande de géographie*, p. 118-132 (réédition, *Bulletin de la Société de géographie de Lille*, 1911, p. 37-51).
- DEMANGEON A. (1910b), "Le relief du Limousin", *Annales de géographie*, p. 120-149.
- DEMANGEON A. (1911), "Dans la montagne limousine", *Bulletin de la Société de géographie de Lille*, p. 272-288.
- DEMANGEON A. (1913), "Dans le Far West", *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, p. 205-222.

- DEMANGEON A. (1922), "Les excursions géographiques. Communication de M. Demangeon (Sorbonne)", *Bulletin de la Société des professeurs d'histoire et de géographie de l'enseignement public*, p. 25-29.
- GALLOIS L. (1908), "Régions naturelles et noms de pays. Etude sur la région parisienne", Paris, Armand Colin (réédition, Paris, CTHS, 2008).
- LEFEVRE G. (1911-1912), "Rapport sur la situation et les travaux de la Faculté des lettres pendant l'année scolaire 1911-1912", *Annales de l'Université de Lille*, p. 80.
- MARTONNE E. de (1906), "La première excursion géographique interuniversitaire", *Annales de géographie*, p. 70-71.
- Ministère de l'Instruction publique, des Beaux-arts et des Cultes, Comité des travaux historiques et scientifiques, Section des sciences économiques et sociales (1894), "Enquête sur les conditions de l'habitation en France", Paris, Ernest Leroux, 381 p. (introduction d'Alfred de FOVILLE).
- NOUAILLAC J. (1910), "Le relief du Limousin", *Lemouzi littéraire, artistique, historique et traditionniste*, p. 193-197.
- VIDAL DE LA BLACHE P. (1905), "La plaine picarde", *Annales de géographie*, p. 265-270.

Sources secondaires

- BESKINSALE, CHORLEY, DUNN (1973), "The History of the Study of Landforms or Development of Geomorphology", Volume II : "The life and Work of William Morris Davis", Methuen, London.
- DESIRE-MARCHAND J., KLEIN C. (1986), "Le relief du Limousin. Les avatars d'un géomorphotype", *Norois*, p. 23-49.
- OZOUF-MARIGNIER, M.-V, ROBIC M.-C. (2008), Préface de la réédition de GALLOIS L., "Régions naturelles et noms de pays. Etude sur la région parisienne", Paris, CTHS.
- PINCHEMEL P., TISSIER J.-L. (1979), "Jean DRESCH, un géographe des déserts et des hommes", vidéogramme, Saint-Cloud, Ecole normale supérieure.
- ROBIC M.-C. (1996), "Interroger le paysage ? L'enquête de terrain, sa signification dans la géographie humaine moderne (1900-1950)", in BLANCKAERT C. (dir.), "Le terrain des sciences humaines. Instructions et enquêtes (XVIIIème-XXème siècle)", Paris, L'Harmattan.
- ROBIC M.-C. (1997), "L'excursion du géographe (sur l'Ecole française de géographie)", *Conférence*, p. 211-227.
- SURUN I. (2006), "Les sociétés géographiques, fin XVIIIe-milieu XIXe siècle : quelle institutionnalisation pour quelle géographie ?", in BLAIS H., LESAGE I. (dir.), "Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)", Paris, L'Harmattan, p. 113-130.
- SURUN I (2009), "Espace projeté, espace parcouru. Le terrain des explorateurs en Afrique, 1790-1860", Communication au colloque "Rationalités géographiques en circulation. Lieux, pratiques et formation des savoirs de l'espace en France (fin XVIIIe-milieu XIXe siècle)" organisé par J.-M. BESSE, Paris, 28-29 septembre 2007. Parution des Actes en 2009.
- THIBAUT A. (1972), "La thèse sur la Picardie d'Albert Demangeon en 1972", *Etudes de la Région parisienne*, p. 1-8.
- WOLFF D. (2001), "A travers les correspondances : l'envers ou l'enfer de l'excursion...", in BAUELLE G., OZOUF-MARIGNIER M.-V., ROBIC M.-C. (dir.), "Géographes en pratiques (1870-1945). Le terrain, le livre, la Cité", Rennes, Presses universitaires de Rennes, Chapitre 22, p. 329-342.
- WOLFF D. (2005), "Albert Demangeon (1872-1940). De l'école communale à la chaire en Sorbonne, l'itinéraire d'un géographe moderne", Thèse, Université de Paris I.